

reagh, dans une grande assemblée publique, avait prononcé que Napoléon, depuis sa chute même, n'avait pas fait difficulté de dire que tant qu'il eût régné il eût continué de faire la guerre à l'Angleterre, n'ayant jamais eu d'autre but que de la détruire.

L'Empereur n'a pas pu s'empêcher de se sentir aiguillonné par ces paroles. « Il faut, a-t-il dit avec indignation, que lord Castlereagh soit bien familier avec le mensonge, et qu'il compte bien sur la bonhomie de ses auditeurs. Serait-il donc possible que leur bon sens leur permît de croire que j'aurais dit une pareille sottise, lors même qu'elle eût été dans ma pensée..... »

Plus loin se lisait encore que lord Castlereagh avait dit en plein parlement que si l'armée française était si fort attachée à Napoléon, c'est qu'il faisait une espèce de conscription de toutes les héritières de l'Empire, et qu'il les distribuait ensuite à ses généraux. « Ici, a repris encore l'Empereur, lord Castlereagh se ment de nouveau à lui-même. Il est venu au milieu de nous; il a vu nos mœurs, nos lois, la vérité; il doit être sûr qu'une pareille chose était

» impossible, tout à fait au-dessus de ma puissance. Pour qui prendrait-il donc notre nation? Les Français étaient incapables de souffrir jamais une telle tyrannie. Sans doute j'ai fait beaucoup de mariages, et j'eusse voulu en faire des milliers d'autres : c'était un des grands moyens d'amalgamer, de fondre en une seule famille des factions inconciliables. Si j'eusse eu plus de temps à moi, je me serais occupé d'étendre ces unions aux provinces réunies, même à la confédération du Rhin, afin de resserrer davantage ces portions éparses; mais dans tout cela je n'ai jamais employé que mon influence, jamais mon autorité. Lord Castlereagh n'y regarde pas de si près; sa politique a besoin de me rendre odieux; tous les moyens lui sont bons : il ne recule devant aucune calomnie; il se trouve à son aise pour cela; je suis dans les fers, il a pris tous les moyens de me tenir la bouche fermée, de me rendre impossible toute réplique, et je suis à mille lieues du théâtre; il est donc bien posté, rien ne le gêne; mais certes c'est là le comble de l'impudence, de la bassesse, de la lâcheté! »

Voici, du reste, un exemple qui peut servir de preuve aux assertions émises plus haut par Napoléon; j'en tiens le récit de la bouche même du premier intéressé : M. d'Aligre avait une fille, héritière immense : il vint à la pensée de l'Empereur de la marier à M. de Caulaincourt, duc de Vicence. L'Empereur l'affectionnait beaucoup; on le regardait comme une espèce de favori; ses qualités personnelles non moins que ses emplois, en faisaient un des premiers personnages de l'Empire. L'Empereur n'imaginait donc pas qu'il pût se présenter le moindre obstacle à cette union. Il mande M. d'Aligre, qui venait souvent à la Cour, et lui fait sa demande; mais M. d'Aligre avait d'autres vues, et s'y refusa. Napoléon le retourna de toutes manières; M. d'Aligre fut inébranlable. En me le racontant, il me laissait apercevoir qu'il croyait avoir montré beaucoup de courage, et en effet, il en avait tout le mérite; car il pensait, ainsi que nous tous, qu'il était très-dangereux de contrarier les volontés de l'Empereur : il se trompait ainsi que nous; nous ne le connaissions pas. Je sais aujourd'hui que la justice privée et surtout les droits de famille

sont tout puissans sur lui; aussi je ne sache pas que M. d'Aligre ait jamais eu à souffrir ou à se plaindre pour son refus.

Après le dîner l'Empereur a essayé vainement quelques romans de Pigault-Lebrun et autres de même nature; mais après avoir feuilleté quelques pages de chacun, il les a rejetés tous, disant qu'ils étaient aussi par trop de mauvais gout,

*Vendredi 28.*

Détails du Gouverneur sur les dépenses à Longwood, etc.

Vers une heure l'Empereur m'a fait venir avec mon fils. Nous lui avons apporté le premier chapitre des campagnes d'Italie avec le nouveau travail qui le complète. Il nous a tenus jusqu'à près de six heures.

Le Gouverneur était entré chez le Grand-Maréchal, et lui avait fait présenter vaguement des réductions à Longwood. Il avait naïvement exprimé qu'on avait pensé à Londres que la liberté qui nous avait été offerte de revenir en Europe, eût diminué de beaucoup l'entourage de l'Empereur. Il avait dit aussi, sans que le Grand-Maréchal pût bien le comprendre, qu'il si nous avions de la

fortune à nous, nous pouvions nous aider de notre argent, et tirer sur nous-mêmes, ainsi que je l'avais déjà fait, observait-il, etc., etc. Il a dit que son gouvernement n'avait entendu donner à l'Empereur qu'une table journalière de quatre personnes au plus, et de ne lui permettre qu'un dîner prié par semaine.... Quels détails!.... Aurait-il eu la pensée d'insinuer que quant à nous, nous devons payer pension, et entrer, à l'avenir, pour quelque chose dans la dépense de la maison. Qu'on ne le regarde pas comme incroyable; nous apprenons journellement ici à croire que tout est possible.

Dans un autre moment, l'Empereur, revenant sur une lecture qu'il venait de faire, et où se trouvait l'histoire d'une Irlandaise au sujet de laquelle Goldsmith le maltraitait fort, se rappelait très-bien, disait-il, que se rendant à Bayonne au château de Marrach, à la fête que lui donna la ville de Bordeaux, il vit aux côtés de l'impératrice Joséphine une figure charmante, de la plus grande beauté; il en fut vivement frappé. On ne fut pas sans s'apercevoir de l'impression qu'elle avait causée. Elle avait

(Juin 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 403  
 été prévue et ménagée à dessein. « Et  
 » Dieu sait, dit l'Empereur, pour quelles  
 » intentions. C'était une nouvelle lec-  
 » trice de l'impératrice Joséphine. Cette  
 » jeune personne suivit donc au château  
 » de Marrach, et elle n'eût pas manqué  
 » de faire de grands progrès. Elle occu-  
 » pait déjà véritablement la pensée,  
 » quand celui qui avait le secret des  
 » postes vint détruire le charme, en  
 » m'envoyant directement une lettre  
 » adressée à la jeune personne. Cette  
 » lettre était de sa mère ou de sa tante,  
 » laquelle était Irlandaise; on y stylait  
 » la petite personne, on lui traçait le  
 » rôle quelle devait jouer, on lui recom-  
 » mandait de l'adresse, et on insistait  
 » surtout pour quelle ne manquât pas de  
 » se ménager à propos et à tout prix des  
 » traces vivantes qui pussent prolonger  
 » sa faveur ou lui réserver de grands rap-  
 » ports d'intérêt. A cette lecture, toute  
 » illusion s'évanouit, disait l'Empereur;  
 » la saleté de l'intrigue, la turpitude des  
 » détails, le style, la main qui l'avait  
 » tracé, mais par-dessus tout encore son  
 » titre d'étrangère, amenèrent un dé-  
 » goût immédiat, et la petite et jolie  
 » Irlandaise fut en effet, comme le dit

» Goldsmith, mise dans une chaise de  
 » poste et soudainement acheminée vers  
 » Paris. Et voilà que j'apprends, nous  
 » disait l'Empereur, qu'un libelliste m'en  
 » fait un crime, lorsqu'au fait c'était bien  
 » plutôt de ma part une vertu, un acte  
 » de continence dont je pourrais me van-  
 » ter à plus juste titre peut-être que le  
 » fameux Scipion; mais c'est ainsi qu'on  
 » écrit l'histoire. »

L'Empereur, après le dîner, dans l'embarras de ce que nous lirions, a dit, que puisqu'il était reconnu que nous n'avions pas assez d'esprit pour faire chacun notre conte ou notre histoire, nous devions nous condamner du moins à choisir chacun à notre tour notre lecture du soir; et il a commencé par indiquer pour son compte le poème de la Pitié, de l'abbé Delille. Il a trouvé les vers bien faits, le langage pur, les idées agréables; mais pourtant c'était encore, observait-il, sans création et sans chaleur. C'était supérieur de versification à Voltaire, sans doute; mais bien loin encore de nos autres grands maîtres.

*Samedi 29.*

L'Empereur a déjeuné dans le jardin,

et nous y a fait tous appeler. Après déjeûner, il a fait quelques tours de promenade. Il était en gaité, il nous plaisantait tour-à-tour. A l'un, c'était sur la beauté et l'élégance de son logement; à l'autre, sur les sommes que le Gouverneur avait payées pour lui, que la belle layette de son enfant allait grossir encore; à moi, sur le goût que le Gouverneur semblait prendre à mes lettres de change, qui le portait à désirer que les autres en fissent autant. Il riait et s'amusait beaucoup de nos récriminations. Le temps, qui a changé subitement, a fait rentrer l'Empereur presque aussitôt.

Après dîner, l'Empereur a lu quelques passages de Milton, traduits par l'abbé Delille. Il en trouvait la versification fort inférieure au poème de la Pitié; et en effet c'était un ouvrage de commande, lui apprit-on, souscrit par un certain nombre d'intéressés, durant l'émigration du poète à Londres.

Pendant toute la promenade en calèche, la conversation a roulé sur nos Rois et leurs maîtresses: M<sup>me</sup> de Montespan, de Pompadour, Dubarri, etc. On a vivement discuté le principe; les

opinions étaient différentes, et on les a chaudement défendues. L'Empereur s'était amusé à flotter alternativement entre les opinions opposées. Il a fini concluant toutefois en l'honneur de la morale.

*Dimanche 30.*

Historique politique de la Cour de Londres, durant notre émigration; Georges III; M. Pitt; le prince de Galles. — Anecdotes, etc., etc. — Les Nassau. — Retour remarquable de Napoléon sur lui-même, etc.

L'Empereur m'a fait appeler de bonne heure pour déjeuner avec lui; il était triste, *sourcilieux*, peu causant; les paroles ne venaient pas. Le hasard ayant ramené la citation de Londres et de mon émigration, l'Empereur m'a dit, comme pour fixer un sujet et trouver une distraction : « Mais à Londres, vous devez avoir vu la Cour, le Roi, le Prince de Galles, M. Pitt, M. Fox, et autres grands personnages qui figuraient alors? Dites-moi ce que vous en savez? Quelle était l'opinion? Faites-moi un historique? — Sire, Votre Majesté oublie en ce moment, ou n'a peut-être jamais bien su la position d'un émigré à Londres. Je doute qu'on nous eût reçus à la Cour;

» le bon vieux Georges III était plein d'intérêt pour nos malheurs individuels; mais il répugnait fort à nous avouer politiquement. Et eût-on voulu nous y recevoir, nos moyens ne nous permettaient pas d'y paraître. Je n'ai donc pas été à la Cour. Toutefois, j'ai vu la plupart de ceux que mentionne Votre Majesté, et surtout j'en ai entendu beaucoup parler.

» J'ai vu et entendu le Roi, de très-près, plusieurs fois à la chambre des Pairs; le Prince de Galles, dans les mêmes circonstances et de plus dans les cercles de la capitale. Et puis, il n'en est pas de Londres comme de la France; on n'y retrouve pas cette immense distance entre la Cour et la masse de la nation : le pays est si ramassé, les lumières si générales, l'éducation si rapprochée, l'aisance si commune, la sphère d'activité si rapide, que toute la nation semble être dans le même lieu et sur le même plan, et qu'à la vue de cet ensemble, qu'on pourrait dire distingué, on est tenté de se demander *où est le peuple*; ce qui est en effet la question que l'on prête à Alexandre lors de sa visite à Londres.

» Il en résulte donc qu'ayant vu beau-  
 » coup de monde de toutes les classes,  
 » de tous les états, de toutes les opinions,  
 » je dois avoir reçu des notions qui né-  
 » cessairement peuvent fort approcher  
 » de la vérité. Malheureusement alors je  
 » m'occupais peu d'observer et de re-  
 » cueillir, et je crains bien qu'aujourd'hui,  
 » après un si long-temps, tous ces  
 » objets ne sortent que très-confusément  
 » de ma mémoire.

» Georges III était le plus honnête  
 » homme de son empire; ses vertus pri-  
 » vées le rendaient pour tous un objet  
 » de vénération profonde; une extrême  
 » moralité, un grand respect pour les  
 » lois, furent le principal caractère de  
 » toute sa vie. Roi à vingt ans, et vi-  
 » vement épris des charmes d'une belle  
 » Ecossaise des premières familles du  
 » pays, on craignait fort qu'il ne voulût  
 » l'épouser; mais il suffit de lui rappeler  
 » que c'était contraire à la loi, et il con-  
 » sentit dès cet instant à épouser celle  
 » qu'on lui désignerait : ce fut une prin-  
 » cesse de Meklenbourg. Dans sa dou-  
 » leur, il la trouva fort l'aide, et elle  
 » l'était en effet beaucoup; néanmoins  
 » Georges III est demeuré toute sa vie

» un époux exemplaire; jamais on ne lui  
 » a connu la moindre distraction.

» L'Avènement de Georges III a été  
 » une véritable révolution politique en  
 » Angleterre : les prétendans avaient fini;  
 » la maison de Hanovre se trouvait dé-  
 » sormais assise; les Wighs, qui l'avaient  
 » placée sur le trône, furent évincés de  
 » l'administration : c'étaient des surveil-  
 » lans incommodes, dont on n'avait plus  
 » besoin; elle fut ressaisie par les Torys,  
 » ces amis du pouvoir, qui l'ont toujours  
 » conservée depuis, au grand détriment  
 » des libertés publiques.

» Toutefois, le Roi personnellement  
 » était exempt de passion à cet égard : il  
 » aimait sincèrement les lois, la justice,  
 » et surtout le bien-être et la prospérité  
 » de son pays. Si l'Angleterre a pris un  
 » parti si violent contre notre révolution  
 » française, c'est bien moins à Geor-  
 » ges III qu'il faut s'en prendre qu'à  
 » M. Pitt, qui en fut le véritable boute-  
 » feu. Celui-ci était mu par la haine ex-  
 » trême qu'il portait à la France, héritage  
 » de son père, le grand Chatam; et aussi  
 » par une vive tendance vers le pouvoir  
 » de l'oligarchie. M. Pitt, au moment  
 » de notre révolution, était l'homme de

» la nation ; il gouvernait l'Angleterre ; il  
 » entraîna le Roi , qu'on gagnait toujours  
 » par des faits ; et il faut convenir que  
 » les excès et les souillures de notre pre-  
 » mier début étaient , sous ce rapport ,  
 » des armes bien favorables aux disposi-  
 » tions et à l'éloquence de M. Pitt. Sire ,  
 » il est à croire que si l'infortuné Geor-  
 » ges III eût conservé sa raison , Votre  
 » Majesté en eût à la fin tiré aussi un  
 » grand parti , parce qu'elle lui eût pré-  
 » senté d'autres faits , et qu'il s'y serait  
 » rendu. Georges III avait sa nature et  
 » sa mesure de caractère : elle était en  
 » harmonie avec ses conceptions intel-  
 » lectuelles ; il voulait savoir , être con-  
 » vaincu. Une fois sa route prise , il était  
 » difficile de l'en faire sortir ; toutefois ce  
 » n'était pas impossible ; son bon sens  
 » laissait de grandes ressources.

» Sa maladie , sous ce rapport , a été  
 » un fléau pour nous , un fléau pour l'Eu-  
 » rope , un fléau pour l'Angleterre même ,  
 » qui commence à revenir de la haute  
 » opinion qu'elle avait conçue de M. Pitt ,  
 » dont elle ressent aujourd'hui les fu-  
 » nestes erreurs.

» Ce fut le premier accès de la maladie  
 » du Roi qui fixa la réputation de M. Pitt

» et son crédit. A peine au-dessus de  
 » vingt-cinq ans , il osa lutter seul contre  
 » la masse de ceux qui abandonnaient le  
 » Roi , le croyant perdu , contre la masse  
 » de ceux qui se hâtaient de proclamer  
 » son incapacité , pour se saisir du pou-  
 » voir sous son jeune successeur. Cette  
 » conduite rendit M. Pitt l'idole de la  
 » nation ; c'est la belle époque de sa vie ;  
 » et son plus doux triomphe a été , sans  
 » contredit , de conduire Georges III à  
 » Saint-Paul , allant rendre grâce à Dieu  
 » de sa guérison , au milieu d'un concours  
 » immense de peuple ivre de joie et de  
 » satisfaction. — Mais , disait l'Empereur ,  
 » quelle fut la conduite du prince de  
 » Galles dans cette circonstance ? — Sire ,  
 » il faut croire qu'elle fut bonne , toute-  
 » fois on parla beaucoup alors d'une cari-  
 » cature très-maligne qui représentait un  
 » jeune homme fort ressemblant , comme  
 » de coutume , s'agitant à plat ventre  
 » dans le milieu de la rue ; elle portait  
 » pour légende : *Jeune héritier courant*  
 » *ventre à terre féliciter son père sur son*  
 » *retour à la santé.*

» L'on ne doutait pas que M. Pitt n'eût  
 » été , en cette occasion , le véritable sau-  
 » veur du Roi , ainsi que le sauveur de la

» paix publique ; car l'expérience prouva-  
 » que Georges III avait la capacité de  
 » régner encore ; et l'on ne doutait pas  
 » que si la régence eût été organisée ainsi  
 » que le prétendait l'opposition , cette  
 » capacité eût été difficilement reconnue  
 » par la suite , et eût sans doute donné  
 » lieu à une guerre civile.

» J'ai souvent entendu dire que le dé-  
 » rangement mental de Georges III n'é-  
 » tait pas une folie ordinaire , que son  
 » aliénation ne venait pas précisément  
 » de l'affection locale du cerveau , mais  
 » bien de l'engorgement des vaisseaux  
 » qui y conduisent ; dérangement pro-  
 » duit par une maladie depuis long-temps  
 » particulière à cette famille. Son mal ,  
 » disait-on , était plutôt chez lui du dé-  
 » lire que de la folie. La cause cessant ,  
 » le prince retrouvait aussitôt toutes ses  
 » facultés , et avec autant de force que  
 » si elles n'avaient subi aucune interrup-  
 » tion ; c'est ce qui explique ses nom-  
 » breuses rechutes et ses nombreux réta-  
 » blissemens. On en donnait pour preuve  
 » la force mentale qui avait dû lui être  
 » nécessaire pour pouvoir , à l'instant de  
 » sa première convalescence , supporter  
 » la pompe , le spectacle de la population

» de Londres , réunie sur son passage ,  
 » et remplissant l'air de ses acclamations.

» Une autre preuve non moins remar-  
 » quable , c'était , après une seconde re-  
 » chute , le calme et le sang froid avec  
 » lesquels il reçut au spectacle le feu de  
 » son assassin en entrant dans sa loge. Il  
 » en fut si peu troublé , qu'il se retourna  
 » aussitôt vers la Reine , qui se trouvait  
 » encore en dehors , pour lui dire de ne  
 » pas s'effrayer , que ce n'était qu'une fu-  
 » sée qu'on venait de tirer dans la salle ;  
 » et il demeura sans émotion apparente  
 » tout le reste du temps. Certes tout cela  
 » n'annonçait pas une tête faible. Il est  
 » vrai qu'on pourrait opposer à ces choses  
 » la permanence du mal dans ses dernières  
 » années , s'il est certain qu'il n'eut point  
 » de longs intervalles lucides.

» Georges III , ce monarque si honnête  
 » homme et si bien intentionné , a man-  
 » qué périr plus d'une fois de la main des  
 » assassins ; sa carrière fournit l'exemple  
 » de plusieurs tentatives , et je ne crois  
 » pas qu'aucun des coupables ait subi la  
 » mort , parce que tous se sont trouvés  
 » en démence de fanatisme religieux ou  
 » politique. La dernière tentative , la plus  
 » fameuse , est en 1794 , je crois. Le Roi



» arrivait au spectacle, ce qui dans ces  
 » temps de crise était une espèce de fête  
 » qu'il répétait de temps à autre, comme  
 » pour maintenir l'esprit public. En en-  
 » trant dans sa loge, un homme du par-  
 » terre l'ajuste avec un pistolet d'arçon,  
 » et la balle n'épargna le monarque que  
 » parce qu'il se baissait en cet instant  
 » pour saluer le public. Qu'on juge du  
 » tumulte effroyable! L'homme ne cher-  
 » cha point à déguiser son forfait; c'était  
 » précisément le fanatique de Schœn-  
 » brun voulant immoler Votre Majesté,  
 » et soutenant toujours qu'il n'avait eu  
 » d'autre but que la paix et le bonheur  
 » de son pays, le juri le prononça aliéné,  
 » et il fut condamné à la réclusion.

» Lors de mon excursion à Londres,  
 » en 1814, un hasard singulier m'a mis  
 » sous les yeux précisément cet assassin.  
 » L'esprit encore tout frais de la mission  
 » que Votre Majesté m'avait confiée l'an-  
 » née d'aparavant, concernant les dé-  
 » pôts de mendicité et les maisons de  
 » correction, j'eus la fantaisie de visiter  
 » ces mêmes établissemens en Angle-  
 » terre. Comme on me montrait New-  
 » gate dans le plus grand détail, j'entrai  
 » dans une salle où se trouvait un grand

» nombre de condamnés jouissant d'une  
 » certaine liberté. L'un de ceux qui frap-  
 » pèrent d'abord les regards de mon con-  
 » ducteur, se trouva être Heatfield, qu'il  
 » me nomma, et dont je me rappelai aus-  
 » sitôt le nom, lui demandant si ce serait  
 » l'assassin de Georges III. C'était lui-  
 » même, me dit-il, qui subissait à New-  
 » gate la réclusion perpétuelle à laquelle  
 » il avait été condamné pour sa folie.  
 » J'observai que, dans le temps, cette  
 » folie avait été pour le public, ainsi que  
 » cela arrive toujours, un objet de beau-  
 » coup de doute et de grande contesta-  
 » tion. Il me fut répondu que Heatfield  
 » était incontestablement fou, mais seu-  
 » lement par crise; que sa folie d'ailleurs  
 » était tellement momentanée, qu'on le  
 » laissait passer le jour en ville sur sa  
 » parole, et qu'il était le premier à indi-  
 » quer qu'on fit attention à lui, quand il  
 » sentait que son mal allait le reprendre;  
 » et alors mon conducteur l'appela. M'é-  
 » tant hasardé de lui faire quelques ques-  
 » tions, il me reconnut aussitôt à mon  
 » accent pour Français, et me dit qu'il s'é-  
 » tait beaucoup battu contre les nôtres  
 » en Flandre. (Il avait été chasseur ou  
 » dragon sous le duc d'Yorck.) Il en portait

» les marques, me disait-il, en me montrant plusieurs balafres; et pourtant » ajoutait-il, il était loin de les haïr, car » ils étaient braves et n'avaient point de » tort dans cette affaire; on avait été se » mêler de leurs discussions qui ne regardaient qu'eux. Et il commençait à » s'animer beaucoup, ce qui porta mon » conducteur à me faire signe, et à le renvoyer. Il était là sur la corde délicate, » me dit le surveillant, et pour peu qu'on » l'y eût tenu, il serait devenu furieux.

» Mais je reviens à Georges III. Le » sentiment dominant de ce Prince était » l'amour du bien public et le bien-être » de son pays. Il lui a constamment tout » sacrifié: c'est ce qui l'a porté à garder » si long-temps M. Pitt, pour lequel il » avait conçu une grande répugnance, » parce qu'il en était fort mal traité.

» La crise étant des plus grandes pour » l'Angleterre, le péril imminent, les » talens du premier ministre supérieurs, » celui-ci était donc nécessaire. Abusant » de cette circonstance, toute puissance » sur l'esprit du monarque, M. Pitt le » gouvernait avec dureté et sans aucun » ménagement; à peine lui laissait-il la » disposition de la moindre place. Un

» emploi venait-il à vaquer, le Roi avait » il à récompenser quelque serviteur particulier, il arrivait toujours trop tard; » M. Pitt venait d'en disposer, et pour » le bien de l'État, disait-il, pour le succès du service parlementaire. Si le Roi » témoignait trop son mécontentement, » M. Pitt avait sa phrase toute prête et » toujours la même, il allait se retirer, » et céder sa place à un autre. Arriva » enfin une circonstance très-délicate » pour la conscience du Roi, qui était » fort religieux: l'émancipation des catholiques d'Irlande, à laquelle il se refusait avec obstination. M. Pitt insistait » vivement; il s'y était engagé, disait-il, » et il s'appuya de sa menace ordinaire: » pour cette fois le Roi le prit au mot; » et dans sa joie de se voir délivré, il » répétait le jour même à plusieurs, qu'il » venait de se défaire de l'homme qui » depuis vingt ans lui donnait de la corne » dans le ventre. Et il n'est peut-être pas » inutile d'observer ici comme une singularité remarquable, au sujet des » mauvais traitemens de M. Pitt pour le » Roi, qu'on a entendu dire à Georges III, » que de tous ses ministres, M. Fox, tant » accusé de républicanisme, et peut-être

» avec quelque raison, avait été celui qui,  
 » venu à la tête des affaires, lui avait constamment montré le plus d'égards, de  
 » déférence, de respect et de condescendance.

» Toutefois tel était sur l'esprit du Roi  
 » l'ascendant de l'utilité publique, qu'en dépit de toute sa répugnance, il reprit  
 » M. Pitt au bout d'un an. On crut, dans  
 » le temps, que M. Pitt, en se retirant,  
 » avait eu l'adresse d'asseoir au ministère  
 » M. Addington, sa créature, afin de s'y  
 » replacer bientôt sans obstacle; mais il  
 » a été prouvé plus tard que M. Pitt avait  
 » été contraint de recourir lui-même aux  
 » intrigues pour renverser son successeur  
 » et obtenir son second ministère, qui  
 » d'ailleurs fut peu digne de lui: il n'est  
 » plein que des désastres qu'il avait du  
 » reste tous provoqués. Et c'est le boulet  
 » victorieux d'Austerlitz qui le tua dans  
 » Londres.

» Le temps sappe chaque jour davantage la réputation de M. Pitt, non dans  
 » l'éminence de ses talens, mais dans leur  
 » funeste application. L'Angleterre gémit  
 » des maux dont il l'a accablée, et dont  
 » le plus fatal est l'école et les doctrines  
 » qu'il lui a léguées. C'est lui qui a intro-

» duit la police en Angleterre, qui a familiarisé ce pays avec la force armée, et  
 » commencé ce système de délation,  
 » d'embûches et de démoralisation de  
 » toute espèce, si complètement perfectionné par ses successeurs.

» Sa grande tactique fut d'exciter constamment nos excès sur le continent, et  
 » de les montrer ensuite comme un épouvantail à l'Angleterre, qui lui accordait  
 » dès-lors tout ce qu'il voulait. — Mais  
 » vous autres, demandait l'Empereur, que disiez-vous de tout cela? quelle  
 » était l'opinion de l'émigration? — Sire, répondais-je, nous autres nous voyions  
 » tout et toujours dans la même lorgnette; ce que nous avons dit le premier jour  
 » de notre émigration, nous le répétons encore le dernier jour de notre exil.  
 » Nous n'avions pas avancé d'un pas; nous étions devenus, nous demeurions peuple.  
 » M. Pitt était notre oracle; tout ce que disaient lui, Burke, Windham et  
 » les plus fougueux de ce côté nous semblaient délicieux; ce qu'objectaient leurs  
 » adversaires, abominable. Fox, Shéridan, Gray, n'étaient pour nous que  
 » d'infâmes jacobins, jamais nous ne leur avons donné d'autres épithètes. — C'est